

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

## Revue Critique et Littéraire

Des Hommes et des Choses.

CE journal, Imprimé et Publié par N. AUBIN & W. H. ROWEN, paraît tous les **SAMEDIS**. L'année où le Volume se compose de 48 numéros. — Le Prix, d'abonnement est de SEPT CHELINS et DEMI, payable par TIERS de 16 numéros, d'avance.



Toutes communications, demandes ou réclamations devront être adressées à l'éditeur. On insère gratuitement tous les articles d'utilité et d'intérêt public; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de 6 sous par ligne.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 5.] **Quebec, 13 Janvier, 1844, No. 9.]**

### Mélanges Littéraires.

GEORGE DRICKSON.

Suite et fin.

Depuis huit jours, la corvette qui portait Williams et le contre-maître sillonnait l'Océan et glissait sur les flots comme le serpent qui cherche sa proie au milieu du désert. Jusque alors le pirate s'était débordé à la vue et à la poursuite de son ennemi et on eût dit que, pareille à ses esprits du mal qui apparaissent par intervalle, semant le deuil et la mort, et disparaissant soudain sans laisser de trace, la terrible goélette s'était évanouie dans une sphère invisible. Mais un matin, au moment où les premières lueurs du jour venaient de se frayer un passage à travers les brumes de l'Océan, la voix de la vigie cria tout à coup du haut des duniers :

— Une voile à badord sous le vent !

Et déjà le capitaine était sur le pont, sa longue vue à la main et l'œil fixé dans la direction désignée. Ses regards exercés ne le laissèrent pas long-temps en doute.

— C'est le pirate, cria-t-il d'une voix forte : et aussitôt il donna ordre de prendre son ennemi l'avait aussi découvert. Il ne tarda pas à reconnaître qu'à toutes voiles devant l'*Atalante*.

Les deux navires commencèrent alors une lutte de vitesse, et comme deux athlètes qui se disputent le prix de la course, chacun d'eux déploya toutes ses ressources pour triompher de son adversaire. Mais la partie n'était pas égale, et, au bout de deux heures, la corvette, grâce à la grande supériorité de sa marche, se trouva presque à portée. Le pirate comprit alors que la fuite ne le sauverait pas, et que ses dernières chances de salut étaient désormais attachées à l'issue de l'inévitable combat qui allait s'engager. Il se décida donc à l'accepter franchement. La goëlette vira de bord tout à coup et présenta fièrement à son ennemi sa ceinture de canons. Le capitaine de l'*Atalante* ordonna aussitôt de tirer à couler bas et à dématé. Le combat commença immédiatement et une nuée de boulets s'abattit en même temps sur les flancs des deux navires. Les décharges continuèrent des deux parts pendant une demi-heure, et la corvette et la goëlette, au milieu des flammes et des éclats de leurs tonnerres, se rapprochèrent en bondissant sur l'onde, et comme deux volcans mouvans, manœuvrèrent l'une sur l'autre en cherchant à s'écraser sous une lave de fer et de plomb.

La lutte se prolongeait indécise et terrible, quand le petit mât de hune de la goëlette tomba tout à coup sur le pont, brisé par un boulet. Au milieu du désordre et de l'embaras que cet événement avait causés dans la manœuvre du pirate, le commandant de la corvette fit exécuter un mouvement qui le rapprocha de la goëlette, et ordonna l'abordage.

Il avait à peine achevé que Williams s'élance au poste que le contre-maître lui avait assigné pour diriger le grappin préparé d'avance. En une seconde il est au bout de la grande vergue et jette son grappin, qui s'accroche aux grands haubans de la goëlette. En même temps, le cou tendu, le corps en avant, il plonge ses regards sur toutes les parties du pont ennemi.

Aussitôt que ses yeux eurent découvert Drickson au milieu de la foule des pirates, il fit retentir son nom d'une voix si puissante qu'elle domina le bruit du combat. George leva la tête et reconnut son ennemi mortel. Il poussa un cri sauvage et se précipita pour le joindre.

Au milieu de l'affreuse mêlée qui s'engage, George ne voit, ne cherche qu'un seul adversaire. Malgré les avantages que donnent à Williams sa position, son expérience de marin, l'habitude de monter sur les mâts et sur les cordages Drickson, confiant dans sa force prodigieuse, accoutumé d'ailleurs à gravir les montagnes et à franchir les précipices, en s'accrochant aux racines et aux branches d'arbre, et entraîné enfin par l'irrésistible fureur qui le domine, s'élance dans les haubans, les escalade sans hésiter, et atteint en un clin d'œil la vergue où l'attendait Williams. Il se précipite sur le dangereux passage qui tremble sous le poids de son corps, et, pour la troisième fois, les deux ennemis se trouvent en présence à quelques pieds l'un de l'autre. Là, armés de leur hache d'abordage et serrant fortement de la main gauche la balancine qui leur sert de soutien, ils commencent sur ce pont étroit et chancelant, suspendu entre le ciel et l'abîme, une lutte acharnée et mortelle.

Ce fut George qui porta le premier coup. La rage avait doublé sa force, et la tête de Williams eût été fracassée si sa hache n'avait paré la formidable atteinte; mais l'effort était si puissant et la violence du choc fut tel que le fer de son arme se brisa sous le coup. Il demeura ainsi désarmé, et n'ayant plus pour toute défense que l'inutile tronçon de bois qui lui était resté à la main et dont il se débarrassa à l'instant. En même temps, prompt comme l'éclair, et ayant que Drickson ait eu le temps de relever sa hache, Williams lâche la balancine, se précipite en désespéré sur son adversaire, le saisit au corps, et l'étreignant de ses deux bras, l'empêche de se servir de la main qui tient la hache, et paralyse ainsi l'effet de son arme. Pendant quelques minutes, les deux adversaires

restèrent ainsi collés l'un contre l'autre et firent d'incroyables efforts, l'un pour dégager son bras, l'autre pour le serrer plus étroitement encore. Désespérant enfin de s'arracher des mains de son antagoniste, George lâcha à son tour la balancine pour recouvrer l'usage de son bras gauche et laisse échapper la hache. Tous deux tombent en même temps sur la vergue et continuent, visage contre visage, poitrine contre poitrine, les yeux enflammés et la bouche écumante, leur épouvantable duel.

La nouvelle position des deux athlètes donnait à Williams un avantage qui jusque alors avait été balancé par la force supérieure de son adversaire. Gêné dans ses mouvemens par le roulis du navire et les oscillations de la vergue, George se trouva réduit à la défensive. Profitant habilement de la chance inespérée que le hasard lui envoie, Williams réunit tous ses efforts, et, par un choc brusque et violent, parvint à lui faire perdre l'équilibre et à le précipiter de la vergue. Mais en tombant, George n'avait pas lâché prise : ses deux mains glissèrent sur le corps de Fareagh et s'accrochèrent à l'une de ses jambes. Il l'entraîna dans sa chute, et tous deux se seraient brisés sur les planches de la corvette, quand, par un hasard inouï, Williams rencontra sous sa main le marche-pied de la vergue et s'y cramponna, en le serrant de toute la puissance de ses muscles. Il demeura ainsi suspendu sur ses deux poignets, et supportant l'énorme masse de Drickson. Résolu de périr pourvu que Fareagh périt avec lui, George fit un prodigieux effort ; il se souleva vigoureusement sur ses deux mains, et retombant de tout son poids, donna à son adversaire une épouvantable secousse.

Williams avait résisté, mais il sentit que ses forces épuisées ne soutiendraient pas une seconde épreuve, et concentrant tout ce qui lui restait de vigueur, il asséna un violent coup de pied sur la tête de son ennemi.

Aussi tôt le corps de George trembla comme sous une commotion électrique ; ses maits s'ouvrirent.....

En ce moment, la corvette et la goëlette, écartées un instant par les vagues, se rapprochèrent en revenant violemment l'une sur l'autre. Le corps de George tomba dans l'ouverture béante qu'elles allaient remplir en se rejoignant, et on entendit le craquement de ses os broyés entre les flancs des deux navires.

## IV.

L'œuvre d'extermination avait cessé. L'équipage de la goëlette avait succombé, et pas un homme n'avait échappé à la boucherie. Mais les vides nombreux qui éclaircissaient les rangs des vainqueurs attestaient que le sang des vaincus n'avait pas coulé sans vengeances. Le contre-maître était tombé vers la fin du combat, atteint d'une balle dans la poitrine. En descendant de la vergue, Williams l'aperçut gisant sur le tillac, et courut à lui. Le pauvre contre-maître essaya de se soulever sur son coude et lui tendit la main.

— Eh bien ! mon garçon, lui dit-il, le sergent avait raison de me répéter que le pirate ne se laisserait pas mordre le cuir sans donner un coup de dent aussi. Le vieux démon m'a fait voir une manœuvre dont j'ai souvent communiqué le secret à ses pareils, mais que je n'enseignerai plus à personne. Et à propos, ajouta-t-il en s'interrompant, avez-vous harponné le requin que nous devons chasser de conserve ? J'ai entrevu sa balafre avant l'abordage ; mais je ne l'ai pas revu depuis.

Williams lui raconta les détails et l'issue du combat sur la vergue. Quand il eut achevé son récit, que le bosseman avait écouté avec un intérêt et une satisfaction visibles celui-ci reprit :

— Il faut rester au service, mon garçon, vous ne gagnerez rien à courir vos bordées ailleurs que sur le pont d'une corvette. Il y aura bientôt à bord une

place de contre-maître, à donner, et je ne vois pas pourquoi vous ne la rempliriez pas aussi bien qu'un autre. J'en dirai deux mots au capitaine avant de prendre le large pour mon dernier voyage, et vous jugerez si ma recommandation peut servir à quelque chose.

Quinze jours après, le vieux sergent apprenait à la fois, par une lettre de son fils, que justice était faite, et que Williams remplaçait dans son grade le contre-maître de la corvette mort à la suite d'une blessure reçue dans le dernier combat.

(National)

## LE FANTASQUE.

13 JANVIER, 1844.

### GRAND IMBROGLIO

Politique, Mesmerique, Patriotique, Comi-Tragique.

ET

### Emberlificotique.

Sus ! Sus ! Lutins, Esprits, Follets, Sorciers, Gobelins, Spectres, Démons, Fantômes, Nécromanciens, Enchanteurs, Magiciens, Devins, Bohémiens, Revenants, Morts ou Vivants, surgissez, apparaissez, accourez à notre aide et dites-nous si vous comprenez goutte à ce qui se passe actuellement en Canada.

(Pour le commencement voir les deux précédents numéros.)

— Voyons, sorcier de petit bonhomme, petit bonhomme de sorcier, sors, apparais ; voilà assez long-tems que tu fêtes et te reposes au fond de mon encrier où tout à l'aise, tu as pu repasser ton grimoire ; tu m'a donné parole de me raconter tout ce qui s'est passé lors du grand brouhaha gouvernemental à la suite duquel les ministres descendus du peuple sont remontés jusqu'au peuple. Parole de démon doit être sacrée ; mes lecteurs comptant donc sur la tienne, attendent avec impatience la fin de l'étonnante histoire que tu as si bien commencée.

Clic ! le couvercle de mon écritoire saute en l'air, et paraît à sa place l'aimable petit vieux devin avec lequel nous avons déjà fait connaissance. Il me fait un salut aussi aimable que la gravité de son rôle le lui permet et par d'autres signes d'intelligence et de bonne volonté me donne à entendre que je n'ai qu'à le questionner.

—Allons, sorcier, à l'ouvrage. Tu te rappelles sans doute que tu en es resté au moment où les ministres ont cru devoir abandonner le gouverneur à son Wakefield et où celui-ci, désirant continuer ses merces sourdes mais non pas muettes, avait congédié momentanément ce pilier de ministère, Dominique Daly. Ce que tu dois me raconter aujourd'hui, c'est tout simplement ce qui se passa entre le Gouverneur et le conseiller intime.

—Tu appelles cela tout simplement ! peste ! je t'assure pourtant que la chose n'est pas si simple qu'elle le parait. Ce qui se dit alors est si compliqué, si entortillé que je ne sais pas par quel bout le prendre. Ce pauvre Metcalfe lui-même serait fort embarrassé de t'expliquer tout ce que son ami Wakefield lui fit paraître alors clair comme le jour. Enfin je vais faire de mon mieux et si par hasard je représentais mal cette scène tu pourras t'adresser à l'autre magicien pour de nouvelles informations. Je continue :—

L'honorable conseiller à vie Daly étant sorti d'après l'ordre de son chef, le Gouverneur-Général s'approcha de son confident lui tendit la main, mais n'articula pas une parole. Ce silence était plus éloquent cent fois que la plus pathétique des harangues. On sait que c'est le moyen dont se sert ordinairement son excellence. Lorsqu'elle veut dire beaucoup, elle ne dit mot, de sorte que les spectateurs sont à même de penser ce qu'il leur plaît, la discussion ne dure pas long-tems et on s'en va persuadé que l'impénétrable chevalier est un coiffeur politique avec lequel il n'y rien à gagner. Le silence de Sir Charles Metcalfe avait pourtant une autre signification dans cette occasion solennelle et le confident la comprit bien. Il semblait indiquer visiblement que le gouverneur ayant la conscience qu'il venait de faire une chose injuste disait : La ! le sort en est jeté ! Es-tu content de la vilaine action à laquelle tu m'as poussé. C'est à toi maintenant de me tirer de là, toi qui connais les tours, détours, filouteries et jongleries du système qu'on appelle constitutionnel.

À cette muette interpellation, le confident se hâta de répondre par un débordement de paroles, car il faut qu'on sache que celui-là procède par une méthode différente de celle de son maître et de crainte qu'on suppose qu'il ne pense pas il parle de tout et sur tout avec la volubilité de ceux qui ont plus de mots que d'idées. Pourtant les idées ne lui manquent pas, surtout les mauvaises. Je ne répéterai pas tout ce qu'il a dit, mais en voici le résumé :—

—Victoire, milord, victoire ! vous avez joué votre rôle à merveille, en homme d'Etat ferme, habile, honnête, clairvoyant, persévérant, comme vous l'êtes. Resté maintenant à vous expliquer le mien.

Sir Charles pousse un profond soupir, lève les yeux au ciel, ouvre la bouche, et la referme sans mot dire.

—Je vous comprends à merveille, milord ; les expressions de votre seigneurie sont des plus claires et des plus intelligibles ; mais rassurez-vous ; nous tenons dans nos filets tous ces français qui avec l'esprit chevaleresque de leur race veulent marcher tête haute à travers les difficultés et arriver à la justice sans louver dans les avenues sombres et tortueuses qui l'environnent ; il n'ont pas vu les fils que j'ai tendus et les voilà pris comme des nigauds ; c'est moi qui vous le dis milord ! Criez donc avec moi, victoire ! victoire ! vive Old square ! vive moi !

Sir Charles électrisé par le ton d'assurance de son confident veut faire un saut de joie ; mais il retombe sur son pied goutteux et au lieu d'une exclamation triomphale il pousse de plaintifs : Aie ! Aie !

—Cher milord, dans le transport où vous met naturellement le sentiment du succès que vous venez d'obtenir, vous oubliez que votre haute position et ses apanages ; les malheureux de ce monde ont la faim et les heureux la goutte ;

mais il ne s'agit pas de cela maintenant. Asseyez-vous ; attendez ; (il ouvre la porte) Un valet ! (entre Mr. Daly.) Apportez un oreiller pour les oreilles de son Excellence (Mr. Daly sort et rentre bientôt avec l'objet demandé) Avant de sortir, il adresse humblement quelques mots à l'oreille de Mr. Wakefield qui lui réplique : Eh certainement que tu conserveras ta place si tu es toujours dévoué, si tu obéis sans mot dire aux différents ordres qui te seront donnés ; tu n'as pas besoin pour cela de te morfondre à faire de longs discours dans le conseil, étudie-toi seulement à dire gracieusement *yes mylord* et tu sera certain de réussir partout et en tout tems ; comprends-tu bien ? — *Yes mylord* ! — C'est cela retourne-t-en maintenant à ton poste. (Daly sort.)

— A présent à nous deux. Si votre excellence veut me prêter quelques minutes d'attention je vais développer les plans au moyen desquels je suis certain de mener à bien tous les projets que je vous ai jadis fait entrevoir. Tout jusqu'ici me fait présager bonne réussite. Qu'en pensez-vous Excellence.

Sir Charles se gratte l'oreille, regarde son confident et n'ajoute pas une parole.

— Je vois avec satisfaction que votre Excellence, avec la perspicacité qui la distingue, entre complètement dans mes vues et les conçoit même avant que je les aie exprimées. C'est vraiment un plaisir de traiter des affaires importantes de l'Etat avec un homme qui saisit aussi bien les choses. Il n'en est pas ainsi avec ces conseillers canadiens qui ne veulent rien comprendre, qui chicanent et pointillent sur tout et auxquels il faut incessamment mettre les points sur les *i*. Je continue. Maintenant que nous voici débarrassés de ces incommodes républicains il ne nous reste plus qu'à leur trouver des remplaçants que nous traiterons comme leurs prédécesseurs et ainsi de suite jusqu'à ce que tous les grands hommes du pays échaudés tour-à-tour par quelques mois de pouvoir, renoncent à abandonner leurs occupations journalières pour venir risquer sur le théâtre exécutif leur avenir, leur réputation, leur popularité. Alors nous mènerons les choses à notre gré comme on dit que cela se faisait au bon vieux tems où la douce illusion du gouvernement responsable n'était pas venue encore gâter le goût et donner à ces bons enfans de colons des fantaisies impossibles à satisfaire. Mes pièges sont si bien tendus que de quelque côté qu'ils se retournent, quelles que soient leur prétendue sagesse, leur tant vantée habileté il faut absolument que quelques uns d'entr'eux y restent pris. Comprenez-vous bien milord ?

Milord se ronge les ongles.

— De mieux en mieux, votre Excellence n'a pas son pareil, et les George Canning, et les Pitt et les Louis Philippe, et les Peel eussent pâli devant votre intelligence s'ils avaient eu seulement le bonheur d'en entendre parler. Voici sur quoi je compte. Les canadiens-français ne sont pas des dieux, or s'ils sont hommes ils ont de l'ambition ; celui-ci veut une place pour lui-même, celui-là en veut pour ses enfans, un autre pour ses amis, quelques uns ne veulent qu'un peu de gloriole ; puis vous savez que la nature humaine a cela de faible que chacun pense faire mieux que le prochain. Nous avons un homme qui va nous servir admirablement, cet impayable vieillard, ce vénérable monsieur Viger qui a derrière lui cinquante ans de patriotisme et devant lui une fortune de plus de huit mille louis de rente. Avec cela, ciel ! que de bruit on peut faire dans ce monde ! Républicain en théorie, mais en pratique aristocratique du vieux régime il servira très-bien nos vues parce qu'au lieu de se croire notre jouet il se flattera de nous conduire à son gré et de rendre encore d'eminens services à son pays ; or avec la meilleure volonté possible et tout en protestant qu'il n'approuve que le gouvernement responsable, il lui aura donné le plus efficace des crocs en jambe. Il va sûrement entraîner une division notable entre les compatriotes et c'est là où je les attends ! Concevez-vous bien maintenant, milord toute la

finesse de mes combinaisons ?

Sir Charles Metcalfe joue avec les cachets de sa montre.

— Admirable ! Je vois que votre Excellence pénètre ma pensée et que ce serait presque inutile de m'étendre davantage sur ce sujet. N'importe ; pour ma propre instruction, car on ne peut que profiter à la conversation de votre Excellence, je continue à développer mes idées afin de les modifier sur les précieuses lumières que vous y ajoutez toujours. Au moyen donc de la division inmanquable qui va se créer parmi les canadiens nous allons acquérir une influence que leur opiniâtre unité de pensée et d'action rendait impossible. Un nouveau ministre ayant à sa tête Monsieur Viger et à sa suite tous les intrigants nous fournira les moyens de gagner du tems. Le moyen de lui donner du poids sera de lui laisser faire une partie du bien que voulaient leurs prédécesseurs. Ainsi leur règne nous pourrions faire revenir les exilés par lesquels les démissionnaires ont si long-tems tourmenté votre Excellence, nous ferons passer la loi d'éducation qu'ils avaient inventée, retranchant seulement les classes un peu dures ; ceci leur donnera beaucoup de poids auprès des gens de la campagne à qui l'idée d'une taxe forcée faisait déjà dresser un peu les oreilles. Nous pourrions accorder aussi une légère diminution de la liste civile ; sauf à créer quelques nouveaux emplois qui nous fourniront le commode appât du patronage. Ainsi les nouveaux venus ont la reconnaissance publique pour tout le bien qui a coûté aux anciens leur existence ministérielle. Votre Excellence voit-elle toute l'étendue de ces calculs ?

Sir Charles Metcalfe regarde les vitreaux sur lesquels vient battre la neige poussée par un fort vent du lac.

— Bravo ! milord, votre approbation fait mon orgueil et ma plus douce récompense. Immédiatement après mon départ de Kingston je vais aller trouver mes constituants, et grâce aux sommes qu'il doivent à la seigneurie que je surveille, je suis sûr d'obtenir l'assurance d'une réélection dans le cas où je serais nommé ministre, idée qui, ma foi, trotte quelquefois autour de mon cerveau. J'attends avec beaucoup d'impatience le vote de la chambre sur la catastrophe ministérielle ; je crois qu'il n'y a pas de doute que le vote de confiance ne sera pas accordé ou qu'il n'obtiendra qu'une faible majorité. C'est là le coup de dé, milord ! mais s'il tournait contre nous la partie ne serait pas encore perdue ; vous savez qu'en gouvernement il ne faut jamais désespérer. Quand on joue et qu'on gagne on se fait payer, on tranche des têtes, on rançonne ses adversaires ; quand on perd on ne paie pas ; on cherche noise, on change de jeu, on recommence, et ainsi de suite jusqu'à ce que le hasard et quelques dés pipés nous favorisent. Ainsi donc supposant que les représentants ne mordent pas à notre hameçon c'est au milieu du camp ennemi qu'il faudra porter la guerre. J'ira parmi les électeurs, je soufflerai par la bouche de mes agents des promesses dorées et perlées ; les royalistes me trouveront tory comme un Wallington, les patriotes me penseront plus républicain qu'un Brutus et il faudra que l'honnêteté soit bien fine si elle l'emporte sur mes intrigues ; qu'en dit votre Excellence ?

Sir Charles tousse, crache, se mouche et se suce les pouces.

— Les mots encourageants de milord sont pour moi le présage du succès et m'inspirent une énergie nouvelle. Seulement il me fait peine quelquefois d'être forcé par les circonstances de perdre ainsi l'honnête vieillard qui ne soupçonne seulement pas l'abîme où nous allons peut-être le pousser si par hasard la division, sur laquelle je compte, venait à ne point se réaliser. Si j'avais une con-

science elle crierait parfois si fort que cela en deviendrait  
 Heureusement que j'ai mis des long-tems la petite à la raison et qu'elle se tient  
 aussi tranquille que s'il n'y en avait plus. Voici en résumé ce que nous allons  
 faire, milord. La crise va occasionner une pluie d'adresse de toutes les parties  
 de la province auxquelles vous vous amusez à répondre; cela remplira vos  
 loisirs et les gazettes pendant quelques mois; vous aurez l'air d'attendre des  
 dépêches d'Europe. Le changement de capitale demandera quelque tems et si  
 durant un an avec des places à donner, de l'argent à distribuer des ministres à  
 créer, on ne se fait pas beau jeu, c'est que le diable s'en mêle ou que les cana-  
 diens sont un peuple de Catons. N'est-ce pas Milord?

Milord rouffe.

Le confident se parlant à lui-même. — Tiens, son Excellence dort! allons  
 tant mieux; le pauvre homme a besoin d'un peu de repos après une journée  
 comme celle qui vient de s'écouler. Puisse-t il au milieu d'un beau rêvê qui le  
 transportera sous le ciel d'Asie dans ces régions lointaines et heureuses; dans cet  
 oasis des politiques, où n'ont point encore pénétré le gouvernement responsable  
 ni les vœux bien entendus du peuple, oublier qu'au monde qu'il est un Canada.  
 Du reste qu'il se tise de la comme il voudra. Je tremble seulement pour moi,  
 car si mes calculs ne réussissent pas, que deviendrai-je? Je serai ruiné, honni,  
 méprisé, perdu! eh! après tout il faut de la philosophie je m'en retournerai comme  
 je suis venu: ni mieux, ni pire.

Dans le discours prononcé au banquet de Beauharnais par Mr. Wakefield,  
 nous voyons que ce monsieur a dit que pour montrer la haute estime dont il hon-  
 ore le gouverneur-général il a donné à un chien qu'il a le nom de *Old square*  
*toes* au lieu de celui de *lion* qu'il portait auparavant.

Maintenant nous aimerions particulièrement à savoir qui des deux se trouvera  
 le plus flatté de cette métamorphose, du chien ou du gouverneur? Le brave ca-  
 niche n'en est peut-être pas fier, ni le gouverneur non plus probablement.  
 Comme l'un ne répondra pas plus que l'autre à notre question, nous laisserons  
 chacun de nos lecteurs faire ses conjectures.

Par exemple nous avouons avec Mr. Wakefield que Monsieur Metcalfe est  
 un modèle de patience, surtout s'il souffre encore long-tems les familiarités de son  
 ami qui ne trouve rien de plus gentil que de le comparer à un cheval de labour,  
 à un chien hargneux, etc etc; ça finira, car on n'a jamais vu bonne intelligence  
 régner long-tems entre chiens et renards.

Une partie des exemplaires du N<sup>o</sup> 8 ont pu paraître inintelligibles à  
 nos lecteurs. Par une faute de pagination la page 59<sup>e</sup> a été mise avant la 6<sup>ème</sup>.  
 Ceux qui font relire le journal peuvent réparer cette erreur en coupant et re-  
 tournant le feuillet.